Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 40

Artikel: Marc-Henri en voyage : Blois
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224141

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 70me Année — N° 40 — Samedi 3 octobre 1931

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

DICTONS D'OCTOBRE

OCTOBRE, huitième mois au calendrier de Romulus, a passé sous Numa au dixième rang, qu'il occupe encore. Octobre est le mois des vendanges et des dernières récoltes, parfois même, chez nous, celui de la première neige et des premiers froids. Il arrive fréquemment que les labours ont été entravés et retardés par la pluie. En tout cas, on ne saurait plus compter sur un temps constant :

Quand octobre entre par le beau,
Il sort dans l'eau.

Et, cependant, le soleil reste l'élément important, indispensable ; les labours ne sauraient se faire avantageusement sous la pluie :

Il vaudrait mieux faire le fou,
Que de labourer par temps mou.

La santé, elle aussi, appelle les rayons bienfaisants, sinon :

Octobre pluvieux
Remplit cimetière au mieux.

Plusieurs faits permettent de pronostiquer un hiver plus ou moins doux : la persistance des feuilles ou leur chute hâtive sont des présages d'un hiver retardé ou proche :

Quand la feuille tôt se flêtrit,
Songe au bois qui feu nourrit.

Quand abondent les faînes,
Que noix et noisettes sont pleines,
Il fait un froid hiver
Et la neige s'entasse sur la terre.

Quand le chêne garde ses feuilles,
L'hiver gêlera les oreilles.

Chêne longtemps feuillé,
Hiver très fort gelé.

De même, lorsque certains animaux ont une épaisse et chaude fourrure, on se plaît à y voir un signe de la Providence et l'on conclut à un hiver rigoureux :

Peau de lièvre chaude et épaisse ;
Hâte-toi ! bois et tourbe entasse.

Oiseaux et blaireaux gras
Disent un hiver froid.

Les fleurs elles-mêmes et le soleil de l'arrière-saison ne laissent pas de donner une note pessimiste :

Fleurs de l'automne arriéré
Cueillent fruits du prochain été.

Pluies d'octobre et de novembre
Préparent vent de décembre.

Ciel d'octobre tout étoilé,
Anime le feu à la cheminée.

Que mouches d'octobre
Ne te trompent pas !

Vient au village la chauve-souris,
De bois, de tourbe prends souci.

Octobre et novembre pluvieux
Préparent décembre venteux.

Vent d'octobre et gelée,
Janvier amadoué.

Si octobre est chaud,
Février sera froid.

La présence des mouches à fin octobre est un gage de beau temps exceptionnel qui permet aux troupeaux de continuer à sortir au pâturage.

A la Saint-Jude,
L'hiver s'annonce rude.

H. S.

ONNA FENNA BIN GARDAIE

I'ETAI tandu cllia granta guierra que s'è passâïe lâi a on par d'an. Que lo bon Dieu no preservâi d'ein revère onna parâire ! Sè sant-te prâo tenaillî, écrabouillî, fusilyî, tsaplliâ, que cein l'a ètâ èpouâirâo. Heureusameint que noûtron biau payî l'a ètâ via de clli l'einfè !

Mâ tot parâi, noûtrè sordâ sant zu bordâ lè frontière. Et lé, cré mille boton de dietton, faillâi lè vère ! Se lè z'ennemi l'avant voliu sè niaisî per tsi no, mè z'ami, quemet l'arant ètâ reçu, allâ pî. Noûtrè guierrié lè fasant recoulâ rein qu'ein lâo montreint lè deint et lè bouenne. L'ètant tant crâno que quand sè guegnîvant dein on meryâo sè fasant pouâre à leu-mîmo. Dèmandâ pî à ti clliâo que lâi sant zu. Et dèmandâ assebin à Guegnetsat, quemet l'ètâi lo pe crâno de ti et quemet lo bon Dieu l'a gardâ son ottô tot lo teimps que l'a faliu allâ vè lè bouenne dâo payî.

L'è su que Guegnetsat l'ètâi on bocon à la bouna et que sa fenna, la Méry, lâi ein fasâi accrère de tote lè manâire et lâi ein fasâi vère de tote lè couleu. L'è qu'assebin la Méry l'ètâi asse galéza que Guegnetsat l'ètâi niagnou et que tandu que stisse l'ètâi ein militéro, stasse restâve tota soletta. Lo teimps l'è grand dinse et Guegnetsat l'è bin restâ onn' annâïe sein reveni à l'ottô.

L'a tot parâi pu reveni baillî on iâdzo la bouna né à cllia grachâosa de Méry. Iô l'a trovâ on ottô tot proûpro, bouna façon avoué dâi galé rideau âi fenître, on manti de trâbllia tot batteint nâovo et dâi z'écouèlette quemet n'ein avâi jamé vu. Lo brâvo Guegnetsat n'ein crâyâi pas sè get. Et sa fenna lâi fâ dinse :

— Vâi-to, mon petit Guegnetsat, l'è lo bon Dieu ! M'a bin béni tandu que t'îra via. M'a pas laissî.

Guegnetsat l'ètâi tot benhirâo, quemet vo peinsâde. Tot d'on coup, ie l'oût dein lo pâilo onna petite voix. Va vère et trâova dein on câro on galé bri[1] avoué, dedein, on petit mousse de quauque senanne.

Et Guegnetsat, lo brâvo Guegnetsat, l'a de dinse :

— Tot parâi, lo bon Dieu l'a trâo bin fé lè z'affére ! *Marc à Louis.*

[1] Bri = berceau.

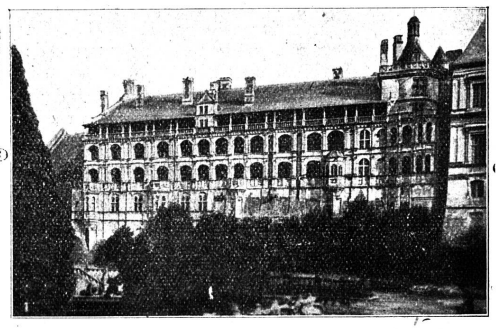
Les bons ménages. — Elle. — Mon chéri, je voudrais que tu me descendes le grand lustre du salon.

Lui. — Y penses-tu, cet énorme lustre !

Elle. — Oh ! ce sera un jeu pour toi. J'en ai absolument besoin pour le faire nettoyer à fond.

Lui. — Eh bien ! soit ! mais laisse-moi te raconter d'abord une petite histoire. Un de mes anciens camarades fumait tranquillement son cigare après le déjeûner, quand sa femme lui demanda de décrocher une suspension. Il grimpa sur une échelle, mais, pris de vertige, il tomba et la suspension lui fracassa le crâne. Désires-tu encore que je descends le lustre ?

Elle. — Eh bien ! non, mon ami, tu ne le feras pas aujourd'hui. Remettons cela à demain et profite de ce délai pour aller t'assurer sur la vie.



Marc-Henri en voyage.

BLOIS

TANDIS que l'auto suit la rive gauche de la Loire, je songe que toutes ces bourgades, assises au bord du fleuve, ont eu leur heure de gloire à l'époque des rois; Tours, Amboise, Blois, Orléans, petites villes de la province française, mais cités illustres.

Le souverain résidait, pour quelques semaines dans l'un de ces châteaux que l'on voit surgir brusquement à un détour du chemin, et toute sa cour le suivait en grand apparat. Ce n'étaient alors que fêtes, danses, chasses à courre et conspirations.

Blois fut la résidence favorite des rois de France au XVIe, de Louis XII à Henri III. Et, plus tard, sous Louis XIII, l'histoire raconte que de nobles conspirateurs ne redoutaient pas de répondre à l'appel du souverain, comme si ce dernier devait tout ignorer de leurs ténébreux desseins. Ce fut le cas de César, duc de Vendôme et de son frère Alexandre, fils, tous deux, d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Ayant ourdi un complot contre Richelieu, ils furent mandés au château par le roi lui-même et invités à chasser le lendemain du côté d'Amboise. Se méfiant d'un guet-apens préparé par le tout puissant cardinal, le duc César s'excuse sur la fatigue que lui a causé un si long voyage en poste. Courtois, le roi n'insiste pas. Mais le surlendemain, les deux seigneurs sont arrêtés par un capitaine de gardes et conduits en carosse au bord de la Loire où ils prennent place dans un bateau qui les emmène à Amboise, tandis que derrière eux, d'autres embarcations, pleines de soldats, les accompagnent. Pour être sûr qu'ils ne lui échapperont pas, Richelieu a chargé des gendarmes de la garde, des chevau-légers et des mousquetaires d'escorter les embarcations en longeant les deux rives.

On imagine aisément cette flottille, portant pavillon du roi et descendant le fleuve pour conduire les deux captifs vers quelque prison lointaine...

L'auto sort enfin des bouquets de bois qui bordent la berge et brusquement l'on voit se dresser à l'horizon, la ville de Blois — une des plus plaisantes cités qui soit au monde. Bâtie en amphithéâtre, sur la rive droite, elle mire ses toits d'ardoises dans les eaux du fleuve, tandis qu'un large pont en dos d'âne la relie à la plaine de Val.

— Cela me rappelle Neuchâtel, fait Marc-Henri, mais un Neuchâtel sans pierre jaune et sans Jura !

La voiture franchit le pont et nous voici en-

gagés dans la rue Denis Papin, la plus fréquentée de la ville. Nous n'avons qu'à suivre les autos qui nous précèdent, car toutes obliquent à gauche et prennent la rampe carrossable menant au château. Arrivés sur la place, nous descendons et passons la porte cochère dominée par la statue équestre de Louis XII. Puis nous pénétrons dans la vaste cour, toute peuplée de visiteurs.

En face de nous, c'est l'aile Louis XII, construite en pierres et en briques, dans le style gothique. Elle est encadrée, d'un côté par la chapelle Saint-Calais, et de l'autre par l'aile François Ier, dont le magnifique escalier d'honneur attire tous les regards. C'est le château Renaissance contenant les somptueux appartements de Catherine de Médicis et ceux d'Henri III. La partie ouest est plus moderne. C'est l'œuvre de Mansart, le château classique.

Conduits par le guide, nous pénétrons dans ce vaste édifice tout plein de souvenirs tragiques. Ce ne sont partout que salles somptueuses aux plafonds caissonnés, chambres particulières, corridors dallés, portes secrètes et angles obscurs. Quelques meubles anciens, des statues, des bustes et des panoplies d'armes accusent encore l'impression de drame qui vous saisit dès le seuil. Du reste, le guide sait ménager ses effets. Il parle du duc de Guise comme s'il s'agissait d'un personnage qu'il connaît de longue date.

Après avoir dirigé le massacre de la St-Barthélemy, ce dernier voulut détrôner Henri III, lequel se réfugia au château de Blois avec ses gardes. Henri de Guise l'y suivit et y fut massacré par la garde royale.

Par un habile jeu de portes, le guide nous fait voir le chemin suivi par le duc pour se rendre à l'appel du roi et l'endroit où, passant d'une pièce dans une autre, il tomba sous les coups des hommes d'armes.

Son frère, qui voulut se porter à son secours, fut assassiné également. Nous descendons d'un étage et formons le cercle devant une cheminée. C'est là, dit encore notre guide, que les deux cadavres furent brûlés par ordre du roi.

— A cette époque, on savait rapidement se débarrasser des personnages encombrants, fait Jules au Sapeur.

A quoi Marc-Henri réplique :

— Oh ! je ne les plains pas, ces sales bougres qui ont organisé le massacre de la Saint-Barthélemy !

Ensuite, c'est la visite au boudoir de Catherine de Médicis, petite pièce originale où l'astucieuse reine avait fait pratiquer des portes secrètes et des armoires admirablement dissimulées dans la paroi.

Tout près, voici la chambre d'Henri II, son époux, dont la tapisesrie porte, comme motif, un H et un C enlacés, mais suivant comme sont tournées ces deux lettres — nous fait remarquer le guide — on voit un H et un D : Henri II et Diane de Poitiers.

— Ils avaient une bien drôle de manière de vivre, ces rois de France, déclare Marc-Henri à son entourage. Heureusement que la république a changé tout cela.

— Vous croyez, lui réplique ironiquement un lecteur de « l'Action française », vous croyez que les parlementaires d'aujourd'hui valent mieux que les nobles d'autrefois ?

— Enfin, ajoute Marc-Henri, moi qui suis député, je peux vous en parler !

Un éclat de rire lui répond.

Pour éviter une discussion, François intervient :

— Moi, ajoute-t-il tout tremblant, j'en ai assez de ces châteaux où l'on se tuait pour un oui ou pour un non. Je ne voudrais pas, pour un empire, passer la nuit dans l'une quelconque de ces chambres !

Puis, tirant Marc-Henri par la manche :

— Allons-nous-en, on a vu tout ce qu'on voulait voir !

De nouveau, nous nous retrouvons dans la cour. La visite est terminée. Marc-Henri s'approche du guide et le gratifie d'un large pourboire en ajoutant :

— Respect pour vous, mon ami, vous parlez dix fois mieux que tous les avocats du Grand Conseil et vous connaissez à fond votre histoire, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Le guide nous salue avec déférence, tandis que Marc-Henri lui serre cordialement la main.

Peu après, les autos démarrent dans un grand bruit de klaxons. Nous partons à notre tour. Cependant, après avoir traversé la place Victor-Hugo, notre conducteur bloque ses freins devant une pinte à la tonnelle accueillante et déclare avec un large sourire :

— Et maintenant, sur cette peur, allons boire un verre !

Jean des Sapins.

Sa ruse. — Est-ce que votre ami Théodore est fou ? Sa femme est absente, et l'on dirait qu'il a allumé l'électricité dans toutes les pièces de son appartement.

— Théodore n'est pas fou le moins du monde, car si son épouse est absente ce soir, elle reviendra demain, et comme ce bon camarade s'est offert une série de permissions de minuit tout en écrivant à sa femme qu'il travaillait chaque soir, en pensant à elle, il faut bien, vous comprenez, qu'il brûle en quelques heures l'électricité d'une semaine !

GRIMPION CADET

ET excellent M. Grimpion que Bezençon connut et dépeignît si bien, a laissé de la famille : des neveux, des petits-neveux, des nièces et des petites-nièces, tous personnages des plus intéressants. J'ai parfois l'occasion de rencontrer un de ces spécimens de l'arrivisme rampant et j'avoue éprouver quelque plaisir à le voir manœuvrer dans le milieu où le plaça les protections des hommes et la bonté providentielle.

Ferdinand Grimpion appartient à une administration... disons cantonale. On le cite comme employé modèle et détestable camarade. Dès sa plus tendre enfance, il manifesta d'étonnantes prédispositions pour l'art de grimper. Flatteur, rapporteur et sournois, il était, à l'école d'une conduite parfaite et servait de mouchard au régent. Sa loyauté et sa franchise embryonnaires ne lui interdisaient point d'accuser les autres de méfaits par lui perpétrés et, tout jeune, il posséda le sourire obséquieux et le rire courtisanesque qui accueille, comme un applaudissement, les saillies d'un supérieur.

Avec l'âge, ces qualités très spéciales ne firent que s'affirmer et se fortifier. Il les embellit en les perfectionnant. Il acquit un tact tout particulier pour juger la valeur des hommes ; j'entends la valeur vénale et productive. Il établit en son cerveau une table de comparaisons où il classa ses contemporains. Avant tout, il eut une devise : *Adulation des grosses nuques et mépris des humbles !*

Econome, presque avare, sobre par calcul — mais buvant sec quand ça ne lui coûtait rien — il se lia peu avec la jeunesse de son village, et celle-ci ne s'en plaignit pas. Sérieux par fonction et sachant que la gravité est un capital de rapport tout autant que le silence en maintes occasions, il dédaignait les fêtes et les bals. On ne le rechercha point. Ses amis d'école l'appelaient: *Pottu*. Ce sobriquet lui est resté avec la qualité qu'il désigne. Ferdinand Grimpion égale Ferdinand Pottu.

* * *

Ce jeune homme n'étant pas riche, fut ambitieux. Le petit héritage de ses parents ne suffisant pas à l'entretenir, il se dit que quelques années dans le monde lui permettraient : 1° d'affirmer ses capacités peu ordinaires ; 2° de réaliser quelques économies ; 3° de trouver une femme de même valeur morale et de même valeur financière. Ayant ainsi pensé, Ferdinand Grimpion sollicita ; et comme sa mentalité l'avait toujours rapproché des gens en place et éloigné de la vulgaire plèbe, il obtint sans peine son premier emploi. Oh ! ce n'était pas éblouissant : une domesticité dissimulée sous un vocable plus sonore et plus officiel que laquais ou palefrenier. Il s'en contenta. Toujours obséquieux et peu parleur, il se fit passer pour timide et ses nouveaux camarades le crurent aussi. Doucereux, mielleux, cauteleux, il se faufilait un peu partout sans s'attacher nulle part, sans se créer d'amitiés qui pourraient devenir gênantes, sans exagérer les familiarités avec ses égaux qui seraient, peut-être, un jour, ses inférieurs.

Dès le début, il observa que le chef du personnel prisait les flatteurs et les potiniers. Ferdinand Grimpion fit son profit de ce détail psychologique. Il courba l'échine et agita la langue. Ses courbettes lui réussirent et son langage fut bien accueilli. Si bien que ce chef, enchanté d'une telle recrue, le plaça dans un service à proximité de son bureau et qui donnait, en même temps, à l'intéressant Grimpion, de fréquentes occasions de déambuler dans l'établissement et d'espionner ses camarades. Il ne s'en fit pas faute. Le soir, après le service, Grimpion heurtait à la porte du chef et, là, à deux de jeux, il déballait son petit sac d'observations et de remarques. Tout cela rapporté d'une voix douce, d'un air souriant, avec une condescendance parfaite pour son supérieur et un dévouement absolu pour le bien de l'Etat. En récompense on buvait une bouteille, deux bouteilles, trois bouteilles et une adorable gaîté succédait bientôt aux tracas du labeur quotidien.

* * *

Ferdinand Grimpion sut ainsi admirablement diriger sa barque. Peu à peu, sa timidité, vis-à-vis des camarades, disparut pour faire place à une façon de bonhomie protectrice. Montant en grade, il prouva bientôt ses qualités de fonctionnaire en taquinant ses inférieurs. Oh ! sans brutalité, sans cris, sans injures. A coup de rapports et de médisances, tout simplement. Il devint dédaigneux et laissa voir la haute opinion que Ferdinand Pottu avait conçu de son sosie Ferdinand Grimpion. Cassant dans la discussion, affirmatif sans preuves, hargneux vis-à-vis de ceux qu'il savait plus instruit que lui-même, plus capables, mais moins diplomates, il s'isola volontairement. A son arrivée, il avait accepté de tutoyer quelques collègues : deux ou trois hommes de son service. Il comprit bientôt que cette familiarité était excessive et n'en étendit pas le cercle. Toujours obséquieux et servile vis-à-vis de l'administration, il conquit toutes les sympathies de ces « messieurs » et le mépris du personnel. Mais qu'importe ? Il était craint.

* * *

Aujourd'hui, Ferdinand Grimpion a parcouru quelques étapes et son système fut couronné de remarquables succès.

Mais l'appétit vient en mangeant. Grimpion veut grimper davantage. Déjà il « guigne » la place de son chef de service et, si j'étais ce dernier, je me méfierais un peu. Le sourire de l'inférieur laisse voir des dents aigues. Il a faim ; il est insatiable ; ce gros morceau le fascine et tous les moyens doucereux, courtois, hypocrites et fourbes lui seront bons pour l'obtenir.

Ferdinand Grimpion est plus déluré que son grand-oncle. Celui-ci avait encore quelques vagues scrupules. Le petit-neveu n'en a cure. Il considère la reconnaissance comme une faiblesse et la loyauté comme une erreur politique. Il mine sourdement les obstacles ; il les renverse et se sert des ruines comme marche-pied pour grimper plus haut. Vous verrez qu'il ira loin. Par atavisme et par éducation, ce Grimpion-là est un maître.

Boursier dans l'âme. — Le banquier X., tout en consultant de longues colonnes de chiffres, décroche, l'autre jour, son récepteur téléphonique.

— Allô ! le bureau de renseignements de la gare?

— Parfaitement, répond une voix lointaine.

— A quelle heure le train du soir pour Berne ?

— Dix-neuf heures quarante-cinq.

— Laissez-moi ça à dix-neuf, et je le prends.

Un éclat de rire rappela au banquier qu'il n'était pas à la Bourse.